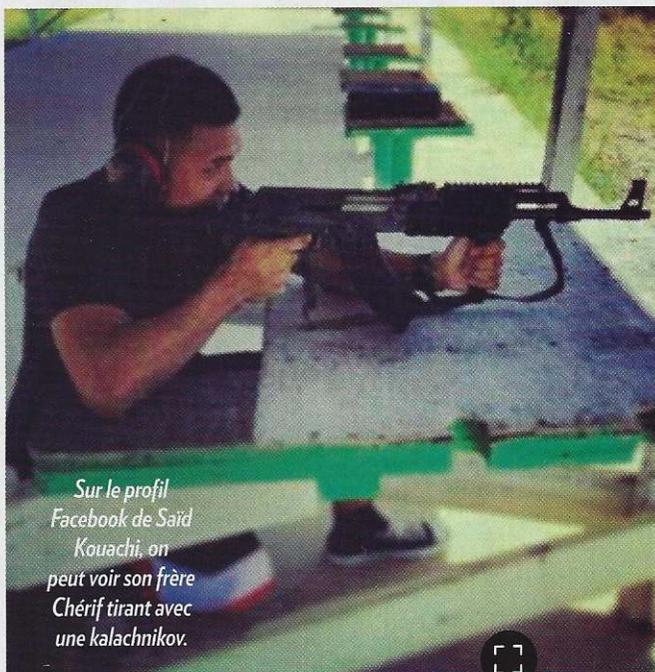


Chérif et Saïd Kouachi, deux fanatiques unis jusqu'au bout dans un voyage sans issue

PAR FLORE OLIVE AVEC KARIM BAOUZ

C'était il y a dix ans, presque jour pour jour. Karim Baouz est le seul journaliste que Saïd Kouachi a accepté de rencontrer. Il le retrouve à 14 h 30, attablé à la terrasse d'un café glauque qui sent le tabac froid, porte de Pantin. Saïd sort de garde à vue. Son petit frère, Chérif, vient d'être placé sous mandat de dépôt. Arrêté avec une dizaine d'autres comparses de son quartier dans l'opération de démantèlement d'un réseau de recrutement de candidats au départ pour le djihad en Irak. Le juge antiterroriste Bruguière, en charge du dossier, et les hommes de la DST*, qui ont mené la vague d'interpellations, l'ont baptisée la filière des Buttes-Chaumont, du nom du plus célèbre parc du quartier. Pour enquêter sur cette affaire, Karim a sillonné ces rues populaires de la capitale, passé des heures dans les taxiphones où se retrouvent les familles pour appeler au bled, mangé des kebabs à s'en écoeurer et parlementé à n'en plus finir au pied des cités. Il a aussi rencontré les proches de tous les prévenus, mais les Kouachi sont les seuls qu'il n'a pas pu voir. Jusqu'à cet après-midi de janvier. Saïd est accompagné d'un ami. Il s'appelle Michael. C'est un converti, « au crâne rasé, à l'air fruste et au regard mort », décrit Karim. Les deux hommes portent des khamis, de longues tuniques d'origine pakistanaise. Leurs tennis Air Max détonnent avec ce vêtement traditionnel. L'ambiance est tendue. « Alors que je m'approche pour les saluer, décrit Karim, Michael se lève et me lance : "Alors, ils envoient des journalistes musulmans maintenant pour interroger les jeunes des cités ?" En retrait, Saïd, très calme, ob-



Sur le profil Facebook de Saïd Kouachi, on peut voir son frère Chérif tirant avec une kalachnikov.

serve la scène avec un sourire en coin avant de me demander s'il peut me fouiller au cas où je trimballerais une caméra cachée. Il me palpe tout en m'interrogeant sur mes origines. Je suis surpris par son audace et son culot. » Familier de leur langage et de leurs codes, Karim ne se démonte pas.

« Je leur avais adressé une lettre avec quelques mots d'arabe, courants en Algérie. Je leur disais que je ne venais pas pour les filmer ni les stigmatiser, mais juste pour parler et prendre le temps de se connaître. Je les ai convaincus. Je les rencontrerai régulièrement jusqu'en 2010. »

En 2005, Saïd est impatient que Chérif soit jugé. Il se prétend choqué par l'intervention du Raid qui aurait fait voler la porte de leur logement en éclats. Lui et son frère n'ont pas de « chez eux ». Ils sont hébergés depuis trois ans par

Albertine, la mère de Michael, et par Jean, son compagnon. Tous sont convertis à l'islam. La famille vit au sixième étage d'un vieil immeuble, dans un appartement insalubre où les deux frères squattent un matelas par terre. « C'est miséreux, sale, explique Karim. Tu vis comme ça, histoire de dire que t'es pas dehors. »

Orphelins, Saïd et Chérif sont issus d'une fratrie de cinq enfants. A la mort de leurs parents, Freiha et Mokhtar, originaires de Constantine, Saïd a 14 ans, son frère, 12. Le père est décédé d'un cancer du foie, un an plus tard sa femme l'a suivi. Les enfants sont pris en charge par les

services sociaux. Les frères Kouachi grandissent au foyer des Monédières à Treignac, au cœur de la Corrèze. Ils en sortent en l'an 2000, titulaires d'un CAP de restauration pour Saïd et d'un BEP électrotechnique ainsi que d'un brevet d'éducateur sportif pour Chérif qui a également suivi une année de sports études football à Saint-Junien, dans la Haute-Vienne. Après avoir passé deux ans chez leur oncle Mohammed, dont la femme finit par les mettre dehors, les Kouachi vont de petits hôtels en logements de fortune jusqu'à leur arrivée chez Albertine, rue Ambroise-Rendu, dans le XIX^e arrondissement de Paris. Ils vivent de petits boulots et de menus trafics. Lorsqu'ils

sont arrêtés, Chérif est livreur de pizzas aux Lilas, dans la banlieue parisienne, depuis quelques mois. Quant à Saïd, il travaille parfois au noir comme serveur ou plongeur. Dans le quartier, Chérif, féru de rap, se fait appeler « cow-boy » ou « shark ». D'autres le connaissent sous le surnom d'Abou Issen. Après avoir pratiqué leur religion en dilettante, entre les mosquées du Pré-Saint-Gervais, de Bagnolet, de Couronnes et de Stalingrad, depuis quelque temps, les frères Kouachi sont plus assidus. Chaque semaine, ils suivent désormais les cours de Farid Benyettou, exclu de la mosquée voisine et que les services de renseignement considèrent comme la tête pensante de la filière des Buttes-Chaumont. Au programme, selon Chérif, des conseils sur la façon de faire la prière, les ablutions, ainsi que l'étude de la vie

Chérif Kouachi en 2005 : l'itinéraire d'un djihadiste.



du Prophète et des rudiments d'arabe littéraire. Aux enquêteurs de la DST, Chérif confie : « Je suis ce qu'on considère comme un "musulman de ghetto". C'est-à-dire que je vis ma vie comme je veux, je vais voir ma copine et, après, je vais me repentir. Je ne pense pas être un bon musulman, je fume et tout ça avec mes potes... J'aime l'islam modéré et tranquille. Aller chez Farid m'aide à mieux me comporter. Comme c'était utile pour moi, pour essayer d'être plus tranquille dans ma tête, je suis allé plus souvent à la mosquée. » Chez Albertine, les policiers ont trouvé différents documents de propagande, comme ces feuilles volantes qui portent en titre : « Mise en évidence de l'obligation de soutenir les habitants de Falloujah par tous les moyens ». Ils ont aussi saisi, comme preuve du futur départ de Chérif pour le djihad, un billet d'avion pour Damas, via Milan, en date du 25 janvier 2005, et payé cash 401,52 euros. Le jeune homme prétend d'abord qu'il comptait s'y rendre pour acheter des parfums et des khamis destinés à être revendus en France, avant d'admettre avoir eu pour but d'aller en Irak à partir de la Syrie. « Je voulais voir ce qui se passait sur place et j'étais prêt à mourir pour le djihad, déclare-t-il. Je pense maintenant que c'est le diable qui m'a tenté. [...] J'ai eu cette idée en voyant les injustices montrées par la télévision, les tortures infligées par les Américains à Abou Ghraïb. Pour moi, le djihad, c'est défendre toute sorte d'injustice. » Dans les dépositions que Paris Match a pu consulter, il ajoute : « Farid m'a parlé des 70 vierges et d'une grande maison au paradis. Farid disait que c'était bien d'aller combattre, de se trouver en Irak et de se faire tuer. Il s'agissait de mourir au combat ou de se suicider. Il a, par exemple, parlé de mettre des explosifs dans un camion et d'aller dans une base américaine. Les autres manières de mourir sont de combattre les armes à la main, d'être au front avec une kalachnikov. » Chaque soir, sur le coup de 23 heures, Chérif s'entraîne. Il court au stade Jules-Ladoumègue, près du métro Hoche, et reprend le football. Farid lui a présenté un certain Zouhair, alias Samir. L'homme, que Chérif retrouve un soir de 2004 avenue Jean-Jaurès dans le XIX^e arrondissement, près de la place Stalingrad, passe pour être un spécialiste en armement. Grâce à des des- sins, il enseigne à Chérif comment se servir d'une kalachnikov. « Il m'a expliqué qu'il y avait trois niveaux de tir, décrit

Chérif. En sécurité, au coup par coup et en rafale. Il m'a dit comment la prendre en main, m'a décrit les différents types de munitions, balles lumineuses, explosives ou traçantes, en me précisant que les balles explosives étaient les plus utilisées en Irak. » De son côté, Saïd nie avoir eu vent des projets de son frère. Il va même jusqu'à affirmer que s'il l'avait su, il l'aurait dénoncé.

« Alors qu'on m'avait décrit un boute-en-train un peu "fou-fou", j'ai découvert un jeune homme éteint, l'air absent, le regard lointain », dit Karim. Pour lui, l'homme a été marqué par sa détention. Très vite, le journaliste remarque que Saïd, le discret, a l'ascendant sur son frère. En 2008, Chérif est condamné à trois ans de prison, une peine dont il est dispensé après dix-huit mois de préventive. « Saïd est un introverti, explique Karim. Quelqu'un de réservé, au regard froid, toujours un petit sourire sur le visage. Il est de ceux qui ne te donnent rien mais te prennent tout. » Deux ans plus tard, en mai 2010, Chérif est interpellé à nouveau et mis en examen, soupçonné d'avoir tenté d'organiser l'évasion de la centrale de Clairvaux de Smain Aït Ali Belkacem, ancien membre du GIA algérien, condamné à la réclusion criminelle à perpétuité pour l'attentat du RER Musée-d'Orsay à Paris, en 1995. Faute de preuves, Chérif sera relâché en octobre 2011.

Influçables et crédules à 20 ans, beaucoup d'apprentis djihadistes abandonnent leurs tendances extrémistes en même temps que se construit leur vie de famille. Mais les Kouachi se radicalisent un peu plus chaque année. Il y a deux ans, Chérif a eu un enfant avec son épouse qui arpente les rues de Gennevilliers, en banlieue sud de Paris, intégralement voilée. Lui, décrit comme « gentil et souriant », évite d'afficher ses convictions par son accoutrement : il ne porte pas de barbe ni de vêtements traditionnels. Fidèle à sa discrétion. On croit en avoir fini avec la filière des Buttes-Chaumont. Jusqu'au massacre de « Charlie Hebdo ». Dès le lendemain, à Montrouge, une jeune policière municipale est abattue. Son meurtrier, Amedy Coulibaly, du

même âge que Chérif, appartient aussi à la bande accusée d'avoir voulu faire évader Belkacem. D'origine malienne, il a grandi à Grigny. C'est un proche de Djamel Beghal, condamné en appel en décembre dernier à dix ans de prison pour cette affaire. Amedy est aussi responsable de la prise d'otages de l'Hyper Cacher de la porte de Vincennes, le vendredi 9 janvier.

En 2005, Chérif Kouachi, évoquant son départ pour le djihad, confiait aux enquêteurs : « Chaque jour qui me rapprochait de la date fixée, j'avais de plus en plus peur. » Il ajoutait : « Farid a dit que je ne pouvais pas faire le djihad en France car je suis français. [...] Quand on a la nationalité d'un pays, on ne peut pas faire le djihad dans ce pays ; il faut avoir des papiers d'un autre pays ou être sans papiers. [...] J'insiste pour dire que je n'aurais jamais voulu réaliser un attentat en France. »

Saïd, qui avait déclaré à la DST : « Je suis contre le djihad parce que j'ai déjà assez de problèmes comme ça », serait parti en 2011 « parfaire son enseignement religieux » au Yémen. En réalité, il se serait entraîné au maniement des armes. Ce séjour au sein d'une des filières les plus redoutées par les services secrets américains, qui les

soupçonnent d'avoir mis au point des explosifs indétectables dans les aéroports, lui vaudra d'être inscrit sur la liste noire des personnes interdites d'entrée aux Etats-Unis.

Dans la rue, après le massacre de « Charlie Hebdo », les assassins ont hurlé : « Vous direz aux médias que c'est Al-Qaïda au Yémen... » Ils l'ont répété à l'homme qu'ils ont braqué vendredi matin pour lui voler sa voiture. En février 2013, « Inspire », le très sophistiqué magazine d'Al-Qaïda pour la péninsule Arabique, publiait la photo de Charb parmi celles d'autres « infidèles ». Sous le titre : « Wanted dead or alive », « Recherché mort ou vif » pour crimes contre l'islam. ■

* DST aujourd'hui DGSJ.

Et sur le terrain nos photographes : Alvaro Canovas, Vincent Capman, Baptiste Giroudon, Eric Hadj, Pierre Terdjman.

DÉCRIT COMME « GENTIL ET SOURIANT », CHÉRIF ÉVITE D'AFFICHER SES CONVICTIONS ET NE PORTE NI BARBE NI VÊTEMENTS TRADITIONNELS